

dans une lettre qu'il écrivit alors à M. de Seignelay (1). Le 29, les miliciens arrivaient à Saint-François-du-Lac. La halte à cet endroit fut courte. Ayant reçu Crevier et Gatineau dans ses rangs, la petite troupe se remit en marche, remontant la rivière Saint-François jusqu'au lac Memphrémagog que l'on atteignit sans aventures, mais après de rudes marches, le 3 février. Jusqu'ici tout allait bien et tant que l'on pourrait cotoyer le lac Memphrémagog la route serait assez facile à suivre. Ensuite, tirant au sud encore, vers la rivière Connecticut, la marche se faisait un peu au hasard, car personne ne connaissait assez la contrée pour diriger nos miliciens sans déviations, droit au but. Après maints zig-zags et beaucoup de détours on arriva à la rivière Connecticut, le 16 février. Ayant traversé cette rivière sans retard, Hertel prit au sud-est, du côté des Monts-Blancs. Quelles marches et contre-marches ne firent-ils pas dans ces montagnes où ils faillirent s'égarer plusieurs fois. Enfin, le 8 mars, ils se trouvèrent à l'extrémité nord du lac Winnipisiogee. Ils avaient abandonné leurs raquettes depuis quelque temps et ne pouvaient avancer aussi rapidement qu'ils l'avaient fait jusqu'alors. Ils contournerent le lac, gagnant à l'est, et le 12 mars ils arrivaient en vue d'un fort abandonné, dans le canton de New-Durham. Les Algonquins qu'on avait envoyés en éclaireurs, revinrent avec cette information et ramenèrent captives deux Anglaises ; une jeune fille nommée Louise Hurtado et Elizabeth Wentworth, toutes deux de Piscatou (2). Les parents de ces deux personnes, des chasseurs, étaient dans les bois et ne devaient revenir que dans quelques jours. Hertel décida alors de faire reposer ses hommes ; ils passèrent donc deux jours dans le fort.

Le 27 mars, les éclaireurs canadiens se replièrent sur le gros du parti. Nos braves étaient arrivés devant une bourgade anglaise, appelée Salmon Falls, sur la rivière Piscatagua. Aussitôt il fut résolu que l'on emporterait la place d'assaut. Le chef canadien ayant fait reconnaître les alentours, divisa sa troupe en trois parties (3), et prit ses mesures pour l'attaque qui n'aurait lieu que le lendemain matin, le 28 mars, de bonne heure. Le premier détachement, de onze hommes, devait attaquer un petit fort de pieux à quatre bastions ; le second de quinze hommes, sous les ordres de son fils aîné, avait pour tâche de prendre un fort terrassé, et le troisième, comprenant le reste de ses forces—vingt-six hommes—sous sa direction, donnerait contre un autre fort où les sauvages avaient vu une pièce de canon. Le 28, avant l'aurore, il tomba avec impétuosité sur le village (4). Les Anglais avaient eu connaissance de la présence des Français et s'étaient préparés à leur donner une chaude réception, mais "ils virent leurs ennemis exécuter les ordres pour l'assaut avec une conduite et une bravoure qui les étonna beaucoup. Ils firent assez bonne contenance d'abord, mais ils ne soutinrent pas le feu des assaillants" (5). Les plus braves, une cinquantaine, périrent dans ce combat, et une soixantaine furent fait prisonniers. Pendant l'action, le feu se déclara et vingt-deux maisons brûlèrent. Le feu prit aussi aux étables, et près de deux mille bêtes à cornes y périrent.

Un Français eut la cuisse cassée dans cette attaque et mourut le lendemain (6). Le jeune Crevier, ainsi que tous ses compagnons, s'étaient battus avec vaillance, et il sortit de ce combat sans une égratignure.

Aussitôt après cette victoire, Hertel ordonna la retraite. Il ne crut pas prudent de rester trop longtemps dans ces parages, car il n'était éloigné que de six lieues de Piscatou, ville anglaise, où il y avait beaucoup de monde et dont un fort détachement pouvait sortir, se mettre à sa poursuite et peut-être l'arrêter dans sa marche en arrière. Dans l'après-midi, deux des sauvages qui veillaient sur la retraite des Canadiens rejoignirent à la course le gros du parti, avec la nouvelle que les Anglais, au nombre de deux cent cinquante en-

viron, l'attaqueraient bientôt, car ils manœuvraient pour le cerner. Aussitôt, Hertel fit battre le terrain aux alentours, afin de choisir le meilleur endroit et s'y fortifier. On vint lui dire qu'il y avait tout près, sur la rivière Piscatagua, que l'on avait côtoyée, un petit pont fort étroit, en bois, et que le terrain y serait plus favorable comme position défensive. Il eût bientôt arrangé son plan de combat. Il posta ses hommes à la tête de ce pont et attendit l'ennemi, car il était impossible aux Anglais d'arriver à lui par un autre endroit que par ce pont. Hertel, ensuite, harangua sa troupe. Tous acclamèrent ses paroles et se déclarèrent prêts à vaincre ou à mourir ! "Peu après les Anglais se présentèrent pour passer le pont et, méprisant le petit nombre des Français, s'engagèrent avec beaucoup de confiance. Hertel les y laissa avancer sans tirer un seul coup, puis tout-à-coup il fondit sur eux, l'épée à la main. Du premier choc il en tua huit et en blessa dix, et obligea le reste à lui céder le champ de bataille, après un combat qui dura deux heures." (1).

Au plus fort de la mêlée, Louis reçut une balle en pleine poitrine et expira presque aussitôt. Son cousin, Nicolas Gatineau, lutta à son côté à ce moment terrible, et le recueillit dans ses bras lorsqu'il chancela, blessé mortellement par le projectile ennemi.

— Tu diras à mes bons parents, balbutia le malheureux jeune homme, la voix mourante, que je leur ai fait honneur et que ma dernière pensée est pour eux. Après le combat, si nous sommes victorieux, tu emporteras la ceinture que j'ai autour de moi et tu couperas une boucle de mes cheveux que je te prie de remettre à Marguerite Maugras.... Je l'aimais !.... Adieu !.... Nicolas !.... Mon Dieu !....

Ces paroles, prononcées avec difficulté, lentement, entrecoupées de soupirs, furent ses dernières.

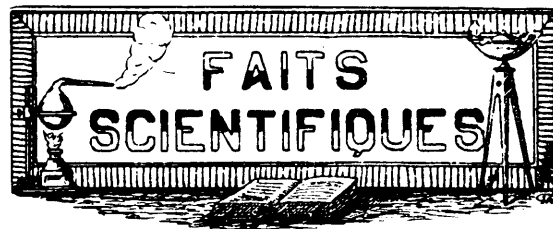
Les Anglais laissèrent sur le terrain vingt morts et eurent une soixantaine de blessés.

Les Français eurent cinq des leurs de tués, dont trois sauvages, un Français et Louis Crevier, le neveu du commandant. Zacharie-François, fils aîné de Hertel, et qui lui servait de lieutenant, fut blessé au genou. Trois sauvages furent aussi blessés.

"Hertel continua sa retraite le plus vite possible et, trois jours après, ayant envoyé des découvreurs pour voir si les ennemis étaient loins, ils rencontrèrent un parti d'éclaireurs anglais et en tuèrent trois. Il acheva sa retraite sans aucune aventure jusqu'à un village de sauvages, entre les maïs desquels il mit son fils pour faire panser ses blessures. Il apprit là que M. de Portneuf, commandant les miliciens de Québec, n'avait point encore fait coup, et qu'il n'était qu'à deux journées. Cela l'obligea à dépêcher à M. le comte de Frontenac le sieur Gatineau, le neveu de son beau-frère Crevier, avec quelques hommes et des sauvages, pour lui apprendre des nouvelles de cette expédition. Le sieur Maugras se détacha aussi avec cinq Algonquins et prit la route de Saint-François ; on n'a eu depuis aucune nouvelle de lui. Hertel joignit ensuite M. de Portneuf, près Reskèb, avec trente-six hommes, tant Français que sauvages." (2).

Lorsque Marguerite apprit la mort de Louis, elle en eut une peine immense et perdit entièrement sa gaieté. Elle fut demandée en mariage par deux jeunes gens, bons partis, de Saint-François-du-Lac, mais elle préféra rester célibataire et vivre seule avec la mémoire de son cher aimé. Elle ne demeura pas longtemps Saint-François, mais s'en alla à l'Hôpital-Général de Québec, et elle y mourut quelques années plus tard.

Régis Roy



UNE ALLUMETTE SANS PHOSPHORE

Les journaux suisses disent qu'un chimiste, de Fleurier, vient d'informer le Conseil Fédéral qu'il a inventé une allumette prenant feu par le frottement sur toutes les faces, et ne contenant aucun phosphore.

NOUVEAUX CERQUEILS

On fabrique depuis longtemps, dit *Le Cosmos*, des bacs, des conduites d'eau en ciment, en noyant dans la paroi une légère carcasse en fer, qui leur donne toute la résistance désirable.

On fait, paraît-il, de même aujourd'hui des cercueils qui ont l'avantage d'être très résistants, incombustibles hygiéniques et d'une durée illimitée, vu que le temps durcit le ciment de plus en plus.

Ces cercueils n'ont qu'un seul joint caoutchouté et boulonné, qui les rend absolument hermétiques. Ils ne nécessitent pas d'ouvriers spéciaux pour la mise en bière, une simple clef à canon suffisant pour les ouvrir et les fermer. La forme de ces cercueils peut être celle en usage aujourd'hui, mais elle sera de préférence elliptique. Ils seront enduits ou non de céreuse, ou émaillés de plomb en dedans et en dehors, avec peinture et vernis imitant la pierre de taille ou tous les bois à volonté, ou, pour les personnes qui aiment à être bien mises, laqués, ornés d'armoiries, d'armes, de poignées nickelées, argentées ou dorées.

Si l'usage de ces cercueils indestructibles se repand, avant quelques siècles il ne restera plus de place sur la terre pour les vivants.

HIPPODROME D'UN NOUVEAU GENRE

Les journaux de sport américains annoncent qu'une Société vient de se créer, à Madison, pour construire un hippodrome d'un nouveau genre. D'après le projet que cette société se propose de mettre à exécution, l'hippodrome se composerait d'une longue piste en ligne droite, et de chaque côté de cette piste se trouveraient des tribunes montées sur rails. Ces tribunes pourraient recevoir 5,000 personnes.

Au moment du départ des chevaux dans cette course, ces tribunes se mettraient en mouvement et marcheraient du même train que les concurrents, de telle sorte que les spectateurs pourraient suivre admirablement toutes les péripéties de la lutte.

Juste là, dans les courses, il n'y avait guère que les jockeys qui fussent exposés aux accidents ; par ce moyen, du moins on arrivera à une juste égalité dans les chances à courir.

De même qu'on lit de temps à autre : Tribunes écroulées, nombreuses victimes ! on trouvera quelquefois dans un journal : Tribunes déraillées, etc. ; ce sera plus varié.

SOUDURE DES RAILS DES VOIES FERRÉES

On a proposé de remplacer les jonctions des rails au moyen d'éclisses de boulons, par la soudure, ce que l'électricité rend possible aujourd'hui. Une voie d'une seule pièce est évidemment plus solide que celle composée de morceaux, et la suppression des joints est fort avantageuse pour le matériel. Mais cette amélioration n'était pas sans présenter quelques inconvénients ; la dilatation et la contraction ne pouvant s'exercer librement, les voies, pensait-on, subiraient des déformations ; enfin, les changements des parties avariées deviendraient fort difficiles. Des expériences ont démontré, paraît-il, que le premier inconvénient n'est pas à craindre ; quant au second, l'outillage de l'industrie moderne permet de le surmonter facilement.

Par le fait, on est entré dans cette voie. A Philadelphie, on a construit un wagon spécial portant l'appareil à souder ; il se transporte sur la voie et opère sur les rails en place ; on prend le courant, au moyen d'un trolley, sur les conducteurs qui servent à l'exploitation de la ligne. Avec une puissance de 200 chevaux, on obtient la soudure des rails les plus puissants et en un temps qui varie de quatre à seize minutes. Pour les tramways électriques, la soudure des rails a d'autant plus d'intérêt que l'on obtient ainsi un conducteur ininterrompu pour le courant de retour.

Pour l'enlèvement, dans l'avenir, des parties avariées, on n'aura qu'à adjoindre au wagon spécial, une soie circulaire à métaux mue par une dynamo recevant aussi le courant des conducteurs de la ligne ; les parties à enlever pourront être séparées en quelques instants.

(1) Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, II, 50.
(2) B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 80.

(3) Lettre de Monseigneur.

(4) Maurault, *Histoire des Abénakis*, page 200.

(5) Charlevoix.

(6) Monseigneur.

(1) Charlevoix a connu Hertel après ces événements et tient sans doute ces détails de la bouche du héros B. Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, page 53.

(2) Lettre de Monseigneur.